

Jean-Claude ZRYD

***LE CHEMIN  
DE MARTIN - II***

*L'éveil*

Cet ebook a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

© Jean-claude ZRYD, 2023

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

<b>Le retour.....</b>	<b>6</b>
<b>Test.....</b>	<b>14</b>
<b>tout ce temps.....</b>	<b>23</b>
<b>Le notaire.....</b>	<b>37</b>
<b>Marc et Yvette.....</b>	<b>48</b>
<b>La vraie réalité.....</b>	<b>58</b>
<b>Armand.....</b>	<b>63</b>
<b>Baptême.....</b>	<b>74</b>
<b>le seau.....</b>	<b>85</b>
<b>La rentrée.....</b>	<b>92</b>
<b>Le kiné.....</b>	<b>97</b>

<b>La vie au village.....</b>	<b>103</b>
<b>première séance.....</b>	<b>113</b>
<b>deuxième séance.....</b>	<b>125</b>
<b>Troisième séance.....</b>	<b>132</b>
<b>Premiers pas.....</b>	<b>138</b>
<b>Confidences.....</b>	<b>148</b>
<b>Quatrième séance.....</b>	<b>159</b>
<b>La séance.....</b>	<b>165</b>
<b>le collègue.....</b>	<b>177</b>
<b>Questions.....</b>	<b>189</b>
<b>René.....</b>	<b>206</b>
<b>Révélation.....</b>	<b>220</b>

<b>pensées.....</b>	<b>239</b>
<b>Le choix.....</b>	<b>253</b>
<b>Alfred.....</b>	<b>277</b>
<b>Sortie.....</b>	<b>296</b>
<b>Dehors.....</b>	<b>315</b>
<b>Premier jour.....</b>	<b>332</b>
<b>Quotidien.....</b>	<b>351</b>
<b>le bonheur.....</b>	<b>367</b>
<b>le repas.....</b>	<b>384</b>
<b>la vie.....</b>	<b>407</b>
<b>L'annonce.....</b>	<b>429</b>
<b>Mauvais endroit.....</b>	<b>445</b>

## LE RETOUR

Il émergea d'un seul coup. Tel un diable sorti de sa boîte. Tel un noyé qui cherchait son dernier souffle. Il tenta de s'asseoir.

Ses premiers regards étaient perdus. Tout était blanc autour de lui. Tout sauf cet endroit flou un peu gris. La lumière était d'une brillance incroyable et lui faisait mal aux yeux. Tout lui faisait mal aux yeux d'ailleurs. Mais ils s'habituerent à la luminosité. Ça devait faire un moment qu'il dormait parce que pour avoir autant de mal à voir de nouveau, ses yeux avaient dû s'être habitués au noir, plutôt qu'à la lumière.

Finalement, il était allongé sur son lit. Avec des draps blancs un peu rêches, qui le grattaient un peu. Céline avait dû les changer il y a peu de temps, parce que, rêches et blancs comme ça, ça faisait longtemps qu'ils n'en n'avaient pas eus.

Il regarda autour de lui et finit par entendre un bruit qu'il ne connaissait pas. Il se tourna en direction du bruit, un souffle qu'il ne maîtrisait pas. Une machine émettant un souffle continu, était posée à côté de son

lit, côtoyant une autre machine avec un écran qui diffusait en permanence des données cardiaques.

Il constata ensuite qu'il y était relié. Relié à ces deux machines.

‘Je ne suis pas chez moi’ constata-t-il.

Et effectivement, en faisant le tour de la pièce du regard, il remarqua que cette chambre n'avait rien à voir avec sa petite chambre à Saint-Marcillac-La-Croisille. Petite, mais chaude. Petite, mais douillette. Ici, il avait froid, était relié à des machines. Et il devina qu'il était dans une chambre d'hôpital.

Il vit aussi qu'au dessus de la porte, une lumière clignotait, sans émettre de son. Au bout de quelques instants, une infirmière accourut pour voir ce qui se passait dans la chambre. Elle s'arrêta net sur le pas de la porte, hébétée.

Martin la regarda aussi, interloqué.

Elle allait tomber, vaciller et dans quelques instants, il faudrait qu'il sorte de son lit pour la retenir. Mais elle se retint d'elle-même. Elle était appuyée sur la poignée de la porte qui était grande et intriguait Martin. Chez lui, les poignées étaient plus petites, en bois ou en céramique.

L'infirmière ressortit aussi rapidement qu'elle était entrée. Martin ne comprenait pas. Il se souvint des derniers moments avec une précision effarante : il était près d'un parachutiste, anglais

vraisemblablement, et une voiture allemande s'approchait en trombe. Il aidait ce dernier à se décrocher des arbres mais Martin avait été fauché par une balle de fusil, alors qu'il avait réussi à libérer le parachutiste. Et il était tombé au sol, voyant, pour dernière vision, la course du parachutiste et le passage de la voiture allemande juste à côté de son visage. Ensuite, il n'avait plus rien entendu, ni plus rien vu.

L'infirmière revint quelques minutes plus tard avec ce qui semblait être un médecin qui vint tout de suite à son chevet.

- Bonjour. Je suis le docteur Marieux et je m'occupe de vous. Comment vous sentez-vous ? Demanda-t-il de sa voix chaude et caverneuse.

- Je vais bien. Répondit Martin.

- Nous allons vous faire et vous faire faire quelques examens pour être sûrs que toutes vos fonctions sont correctes. Entama le docteur.

- Pas de soucis, répondit Martin, mais je me sens bien reposé et j'aimerais bien rentrer au plus vite chez moi.

Le médecin regarda l'infirmière en haussant les sourcils. Elle lui répondit en haussant aussi les épaules.



- Pour cela, il faut d'abord que vous réussissiez vos tests, nous sommes bien d'accord ? Dit le médecin.

- Tout à fait, renchérit Martin. On commence quand ?

- Pour l'instant, il est un peu tard dans la nuit, ce sera demain matin. Vous faites le nécessaire Jackie ? Demanda-t-il en se tournant vers l'infirmière.

- Oui docteur, lui répondit-elle.

Martin n'avait jamais entendu ce prénom pour une femme. D'ailleurs, à la regarder de plus près, il vit qu'elle n'était pas très âgée, certainement une trentaine d'années, mais il trouvait ce prénom plutôt sympathique, avec une sonorité qui lui rappelait ses études, lorsqu'il avait appris l'anglais.

- En attendant, il faut vous recoucher et vous reposer, Monsieur. Lui dit-elle.

Martin s'allongea sur le côté. Le temps qu'elle le débarrasse du tuyau qu'il avait dans le nez, il put respirer tranquillement et, tout doucement, s'endormir une fois que Jackie fut partie. Aucun bruit ne venait de l'extérieur et l'écran donnant des signes encourageants sur son rythme cardiaque, il n'eut aucun mal à trouver le sommeil.

Le soleil lui éclaira le visage par la fenêtre car il n'y avait pas de volets. Il sentit la lumière chaude réchauffer ses yeux, puis doucement son visage. Vue la chaleur ambiante, cela sentait l'été.

Il ouvrit tout doucement les yeux. Les feuilles aux arbres indiquaient que c'était bien l'été, ce n'était pas un soleil d'hiver qui le réveillait tout doucement. Il s'étira dans son lit. Maintenant qu'il avait appris qu'il était à l'hôpital, tout semblait normal. Les machines, les perfusions qu'il avait encore dans les bras, les fils qui reliaient son doigt à la machine qui enregistrerait les battements de son cœur, tout cela était normal.

On frappa à la porte.

- Entrez, dit-il.

La personne qui se présenta, il ne la connaissait pas, mais elle ressemblait à une infirmière. Elle avait de grands yeux ébahis en le voyant, et tremblait presque en lui apportant son plateau.

- Votre petit-déjeuner, Monsieur. Réussit-elle à articuler en posant le plateau sur la table près du lit.

- Merci madame ! Répondit joyeusement Martin.

Et elle se retint, elle aussi, de tomber en s'appuyant sur les bords du lit.

‘Décidément, pensa Martin, c’est quand même fou. Deux femmes qui manquent de tomber dans les

pommes en moins d'une nuit ! Et tout ça pour moi ! Il en riait intérieurement, alors que l'infirmière, décontenancée, quittait la pièce à petits pas, fébrile.

Quelques minutes plus tard, presque une heure après qu'il eut fini de petit déjeuner, l'infirmière de la nuit revint.

- Bonjour Jackie, l'interpela-t-il.

- Bonjour Monsieur Rastignac. Vous allez bien ?

- Parfaitement ! j'ai petit-déjeuné avec appétit et je mangerais bien encore un petit quelque chose. J'ai l'impression que ça fait des années que je n'ai pas mangé quelque chose d'aussi bon. Vous croyez que c'est possible ? L'interrogea Martin.

- Oui, je vais voir ce que je peux faire.

Elle sortit derechef de la chambre et revint une dizaine de minutes plus tard avec un plateau identique au petit-déjeuner qu'il avait déjà pris.

- C'est un patient qui n'en voulait pas, dit-elle. Il n'y a pas touché.

Martin commença le plateau et le finit à toute vitesse, ayant, cette fois-ci, senti la satiété arriver à la fin de ces deux petits-déjeuners.

- Ah, ça va mieux ! Dit-il. On fait les tests que je puisse rentrer chez moi ? Ma femme doit m'attendre.

A ces mots, l'infirmière tituba une nouvelle fois.

- Ça ne va pas ? Demanda-t-il.

- Si, si. Juste un petit coup de fatigue. Je vais préparer les examens et autres tests pour qu'on puisse jauger votre état. Je reviens dans quelques temps.

- D'accord, a tout de suite. Enchaîna-t-il.

Elle sortit de la chambre.

Martin regardait autour de lui. Il se sentait bien et ne comprenait pas vraiment pourquoi on voulait lui faire tous ces examens. Il avait eu un petit coup de mou la veille, était tombé en aidant ce soldat, des gens l'avaient certainement trouvé allongé sur le sol et l'avaient emmené à l'hôpital pour qu'ils puissent contrôler ses paramètres, et, ce matin, il était sur pied. Prêt à retourner à son travail, et surtout à retrouver Céline qui devait l'attendre impatiemment dans son état, et s'inquiéter. Même s'il lui avait dit que ce n'était pas bon pour le futur bébé de trop s'inquiéter, il savait que Céline se faisait du mouron quand il ne rentrait pas le soir. Il imaginait qu'un voisin l'avait prévenue, tout le monde se connaissant au village, c'était simple de penser que, de loin en loin,

l'information était parvenue à Céline pour ne pas l'inquiéter.

Il scrutait tous ces instruments, toutes ces machines qui l'entouraient et, comme il n'en n'avait pas l'habitude se demandait bien pourquoi on lui avait affublé autant de trucs, pour une simple chute dans les pommes. L'espèce de casque qu'il avait sur la tête ne lui semblait pas justifiée non plus. Il n'avait pas mal au crâne non plus. De même que la machine à respirer, c'est bon, il respirait maintenant. Cela lui semblait tellement trop par rapport à d'autres malades qui nécessitaient certainement plus de soin que lui. Ce qu'il voulait, lui, c'est rentrer chez lui.

La chambre était d'un blanc presque triste. Si ce n'est des rideaux qui amenaient un peu de gaieté, cela ne procurait certainement pas la joie chez les patients. A côté de la porte d'entrée de la chambre, il y avait une petite porte. Certainement un cabinet de toilette, pensa Martin. Dans la chambre, hormis le lit et la table de nuit, il y avait un petit fauteuil un peu usé et une armoire. Enfin, c'était une chambre d'hôpital, pas une chambre d'hôtel.

## TEST

Environ une heure plus tard, Jackie revint avec des bardées de feuilles et de dossiers ainsi qu'un calepin et qu'un stylo.

- Voilà, dit-elle, posant le tout sur le lit. Les tests sont tous ici, on va pouvoir commencer.

- Tout ça ?! interrogea-t-il. Tout ça pour moi ?! vous n'en faites pas un peu beaucoup, là ?

- Non, c'est normal, répondit-elle, on veut être sûr de votre état avant de vous faire sortir.

Elle prit le premier dossier et l'ouvrit. L'intitulé était : 'test neurologique 1'. Elle prit la première feuille et commença ses tests.

- Quel est votre nom ? Commença-t-elle.
- Rastignac.
- Quel est votre prénom ?
- Martin.
- Où habitez-vous ?
- A Saint-Marcillac-La-Croisille.
- Êtes-vous marié ?
- Oui.
- Quel est le prénom de votre épouse ?

- Céline.
- Avez-vous des enfants ?
- Non, mais ma femme est enceinte, ça ne devrait plus tarder ! Répondit-il tout content.

L'infirmière en resta bouche bée et il y eut un long moment de silence avant qu'elle ne puisse reprendre le questionnaire. Les tests sont tellement compliqués, pensa Martin, qu'il faut qu'elle relise tout à chaque fois. Et, vu la quantité qu'il y a, on va en avoir pour des heures, se dit-il en souriant intérieurement. Le questionnaire dura deux bonnes heures, avec à chaque fois, lorsqu'une question concernait le présent, un temps de pause marqué par l'infirmière.

A l'issue de ce qui semblait à Martin une éternité, l'infirmière referma le dernier dossier. Martin poussa un 'ouf' de soulagement.

- A présent Mr Rastignac, il va falloir subir quelques tests physiques. Indiqua-t-elle.

- Ah ? Répondit Martin, je n'ai pas tout réussi ? l'interrogea-t-il.

- Si, mais vu votre état physique, il faut qu'on soit sûr de pouvoir vous laisser sortir.

Et c'est vrai que Martin se sentait un peu vide physiquement. Il avait l'impression d'avoir maigri et il ne comprenait pas pourquoi cela lui faisait cet effet.

Il pensait avoir été apporté rapidement à l'hôpital et que cela faisait qu'une journée qu'il était là. Et franchement, malgré le poids qu'il semblait avoir perdu, il ne se sentait pas si mal que ça.

- J'espère que ça ne va pas durer trop longtemps dit-il, car j'ai ma femme qui doit accoucher bientôt, et je ne voudrais pas rater la naissance de mon enfant ! dit-il.

- Je ne sais pas, mais il faut prendre le plus de précautions possibles pour que vous nous quittiez en bonne forme.

- Vous exagérez ! dit-il. Je suis tombé hier dans la rue, quelqu'un a dû me ramener ici et vous avez fait tous les contrôles, je ne suis pas inquiet, quelques contrôles physiques de plus et hop, je retrouve ma Céline.

A ces mots, l'infirmière ne put retenir une larme que Martin interpréta comme un signe de joie, pour la naissance de son futur enfant. 'Quelle gentille femme, pensa-t-il. S'émouvoir de la naissance de notre enfant, on voit bien toute l'empathie qu'elle a. Elle a bien fait de devenir infirmière pour aider les gens !'.

Sur cette pensée, l'infirmière quittait la chambre avec ses dossiers sous le bras et laissa Martin à ses idées. Elle revint environ une heure plus tard, accompagnée d'un homme grand et mince.



- Voici le docteur Sontil, qui s'occupe des tests physiques.

- Bonjour Mr Rastignac, je suis ici pour voir avec vous votre état physique et savoir si on peut vous laisser sortir d'ici.

- Bonjour Docteur, on peut y aller, je suis prêt, répondit Martin.

- D'accord, nous allons commencer. Tout d'abord, je vais vous demander de tenter de vous lever de votre lit.

Martin essaya tout doucement à s'asseoir dans le lit et ressentit un léger étourdissement.

- Allez-y doucement, dit le docteur. Infirmière, aidez-le s'il vous plaît.

- Oui docteur.

Jackie prit l'épaule de Martin entre ses mains et l'aida à s'asseoir dans le lit.

- Ça doit être le petit déjeuner, dit Martin, j'en ai mangé deux, dit-il au docteur en lui lançant un grand clin d'œil.

- Faites attention, intervint le docteur, dans votre état, ce n'est pas forcément simple de le faire d'un seul coup.

Martin ne comprenait pas bien sa remarque, un léger étourdissement, voilà ce qu'il avait eu, dès qu'il serait debout, il n'y aurait pas de problèmes ! Il s'appuya sur l'infirmière, et s'assit dans le lit. Le trouble se calma. 'Voilà, c'est bien ce que je disais, pensa Martin'. Il commença à faire glisser ses jambes dans le lit pour les mettre sur le côté et il remarqua encore une fois qu'elles étaient minces. C'est étrange, il n'avait jamais fait attention à ses jambes, et, d'habitude, elles marchaient plutôt bien, mais là, il les trouvait très minces, voire maigres. Pour autant, il réussit facilement à les mettre au bord du lit, les pieds à quelques centimètres du sol. L'infirmière était toujours à côté de lui. Il poussa avec ses bras pour que ses pieds touchent le sol. Le contact fut très étrange. L'impression de n'avoir pas posé les pieds depuis longtemps par terre. Puis il tenta de se lever. Et glissa le long du lit.

L'infirmière le retint juste à temps pour que son crâne ne touche pas le bord du lit en ferraille.

- Mince, jura-t-il, j'ai failli tomber. Vous m'avez donné des médicaments ? parce que je ne me sens pas dans mon état normal, demanda Martin au docteur.

- Oui, effectivement, mais c'était nécessaire pour que vous soyez dans cet état. Comme je m'y attendais, vous ne pouvez pas quitter l'hôpital pour le

moment. Je reviendrai vous voir quand vous serez un peu plus ‘sur pieds’ comme on le dit. Répondit le docteur en sortant de la chambre. Jackie, vous prenez le relais, s’il vous plaît.

- Oui docteur.

Elle rassit Martin dans son lit.

- Je vous l’avais dit, vous n’êtes pas prêt, insista-t-elle.

- Je ne comprends pas, lui répondit Martin, ce matin, ça allait, j’ai bien mangé, j’ai bien dormi et je me sentais en pleine forme. C’est juste à cause des médicaments que j’ai eus, ou peut-être à cause de la nuit que j’ai passée. Ça faisait longtemps que je n’avais pas dormi aussi bien, ajouta-t-il.

- Je vous expliquerai, lui dit-elle. Mais pas tout de suite, pour l’instant, il faut vous reposer, je reviens dans quelques heures.

- Mais je n’ai pas sommeil, dit-il. J’ai bien dormi, je vous dis, donc pas besoin de sieste.

- Si, insista-t-elle. A tout à l’heure. Et elle sortit de la chambre.

Alors qu’il était de nouveau allongé, Martin constata avec effroi que, non seulement, ses jambes étaient minces, mais que tout son corps semblait avoir

perdu de la tonicité. Ses bras étaient, eux aussi très maigres, il n'avait plus ce petit bidon que Céline aimait bien caresser lorsqu'il se changeait, et ses poignées d'amour dont elle voulait absolument qu'il les conserve pour pouvoir s'agripper à lui en cas de problèmes, disait-elle. 'Je me suis laissé aller, pensa-t-il. Certainement trop de travail et je n'ai pas fait attention à moi. Je ferai mieux la prochaine fois et, surtout pour Céline !'.

Il était allongé dans cette chambre d'un hôpital qu'il ne connaissait pas et il n'avait même pas demandé où il était. 'Quel idiot ! Pensa-t-il. Je ne sais même pas où je suis, j'aurais du demander à Jackie'. Il pensait à cette nuit qui avait fini agitée, à ces questions de l'infirmière et à sa tentative ratée de se lever. Tout cela tournait dans son cerveau quand il s'endormit sans même s'en rendre compte.

Il se réveilla de nouveau en sursaut. Il faisait nuit noire, et, même s'il n'avait pas fermé les volets, aucune lune ne venait donner de lumière à travers les vitres de la chambre. 'C'est bizarre, songea-t-il. Tout à l'heure je n'avais pas sommeil et je me réveille d'un seul coup, en pleine nuit ! Je dois avoir pris des médicaments trop forts !'. Sur ce, sans crier gare, il se rendormit aussi sec.

Le matin vint encore le réveiller avec le soleil sur le visage. C'était agréable et chaud et son visage

illuminé lui faisait du bien. Il ouvrit tout doucement les yeux et tenta de se mettre assis dans son lit. Il y réussit assez facilement et, en tournant la tête à gauche, constata qu'un plateau de petit-déjeuner avait été posé sans qu'il ne s'en rende compte. 'Hou la, j'ai dû dormir profondément, pensa-t-il'.

La porte s'ouvrit sur une Jackie toute en sourire.

- Bonjour Mr Rastignac. Comment allez-vous ?

- J'avais effectivement plus sommeil que je ne le croyais, hier quand vous m'avez quitté, parce que je me suis endormi comme une masse ! Et ce matin, je ne vous ai même pas entendu déposer le plateau ! C'est dire, si je dormais profondément ! Répondit-il.

- C'est évident, dit-elle. Maintenant, j'ai plein de choses à vous dire. Vous sentez-vous prêt à les entendre ?

Martin ne comprenait pas bien où elle voulait en venir. Incontestablement, il avait raté le test de se mettre debout, mais il pensait avoir réussi tous les autres tests. Il avait répondu à tout, même si Jackie avait tiqué quelques fois, sans qu'il ne comprenne bien pourquoi. Cela était certainement causé par tous ces médicaments qu'il devait prendre, ça le détraquait et lui donnait des vertiges quand il se levait. Il faut dire qu'il n'en n'avait pas trop l'habitude. Les rares

fois où il avait pris des médicaments, c'est vraiment qu'il était à l'article de la mort ! Aujourd'hui, ce n'était pas vraiment son cas. De toute façon, comme elle avait plein de choses à lui, dire, il pensait que tout ce qui passait par la médication ferait partie du lot.

- Bon, si vous voulez bien, je commence, débuta Jackie.

Et le récit dura des heures et subjuguait Martin.

## TOUT CE TEMPS

« Vous avez effectué un acte courageux lorsque vous avez aidé ce pauvre parachutiste qui était coincé à Saint-Marcillac-La-Croisille. Il a d'ailleurs pu échapper à l'armée allemande qui s'approchait et, ainsi, a pu rejoindre le maquis et profiter de son évvasion pour aider la résistance. Ce geste vous honore car cela a permis à toute la résistance de votre région de se réunir autour des plans qu'apportait ce parachutiste. Ces plans permettaient de localiser les troupes allemandes et de permettre des actions ciblées. Cela a permis la chute des troupes, et, plus globalement, contribué à la fin de la domination allemande et la fin de la guerre. Enfin, c'est ce qu'on m'a dit. »

Martin tiqua un peu. C'était étrange, elle parlait au passé alors que, jusqu'à hier, la guerre était bien présente, et tellement proche, on ne pouvait la repousser d'un geste du bras. Il voulut l'interrompre, mais elle leva le bras pour qu'il ne le fasse pas.

« Comme je vous l'ai dit, je vais vous raconter toute l'histoire, mais, s'il vous plait, ne m'interrompez

pas, c'est déjà assez long et complexe comme ça. Et elle continua :

Donc, votre geste de bravoure a permis de sauver la région d'un grand danger de destruction, et votre village notamment, d'une fin à peu près sûre. »

Martin déglutit. Il ne pensait pas que la guerre pouvait être aussi proche.

« De ce que j'ai appris, poursuivit-elle, dans votre village, un réseau de résistance existait et permettait de passer des informations aux autres réseaux de la région. Un certain Jean-Charles en était le commandant, sous le pseudonyme du Renard. »

Martin déglutit, était-ce bien du 'Jean-Charles' qu'il connaissait dont on parlait ici ? Le père de sa femme, son beau-père, qu'il n'aurait jamais imaginé pris dans un cercle aussi dangereux. Il n'osa poser la question, sachant qu'elle ne lui permettrait pas de lui couper la parole encore une fois.

« Donc ce Renard, était le chef du réseau constitué d'espions et de passeurs qui fournissaient au maquis des armes et des provisions. Mais il était aussi l'un des instigateurs de toutes les actions des résistants dans la région. Sans les plans fournis par le parachutiste, les Allemands, qui avaient enfin localisé ce Renard, seraient tombés sur Saint-Marcillac-La-Croisille et, pour mettre fin aux actes du Renard, auraient tout détruit, habitants, maisons, églises, et



même, m'a-t-on dit, le beffroi qui existait exceptionnellement dans ce coin. Les Allemands étaient prêts à tout détruire et, l'acte que vous avez fait, a permis de sauver de nombreuses vies et aussi tout le village lui-même. C'est ainsi que vous avez eu la légion d'honneur et que vous êtes devenus un héros dans le village. Sur l'édifice qui sert de monument aux morts, votre nom est en premier, avec un slogan du style 'le héros de toute une région', ou quelque chose de ce genre, je ne m'en rappelle plus exactement. »

A ces mots, Martin ne comprenait pas bien la situation. Lui qui n'avait fait qu'aider un parachutiste, aurait sauvé son village et en serait devenu un héros. C'était étrange, il n'avait fait que ce qu'il pensait être son devoir, et ça avait plus de retentissement que ce qu'il pensait. C'était bizarre que la guerre ne se soit terminée juste ce jour-là, hier, une coïncidence pour lui. Et pourquoi avait-on inscrit son nom sur le monument aux morts de la guerre 14-18, ça n'avait pas de sens ? Il revint à son interlocutrice.

« Au cours de cet acte de bravoure, une voiture allemande était arrivée sur la route. Ils avaient tenté de tirer sur le parachutiste, mais grâce à votre geste, celui-ci s'était échappé de justesse. Alors ils s'en sont pris à vous et vous ont tiré dessus. De loin le tireur ne faisait que ce qu'il pouvait et, par chance, pour lui, ou

malchance pour vous, il vous a visé en pleine tête. D'après ce qu'on m'a dit, vous vous êtes effondré par terre, la tête ruisselante de sang. Les Allemands sont arrivés juste après, mais le parachutiste était parti dans la forêt et vous, vous gisiez par terre dans une mare de sang, ils n'ont pas prêté attention à vous et sont repartis aussi sec prévenir leur hiérarchie de ce qui se passait. Comme je vous disais, suite à cela, les actions de résistance se sont amplifiées, et les Allemands ont dû partir au plus vite. Ils ont, hélas, exécuté leurs plans machiavéliques sur un autre village en remontant dans leur fuite, dont on garde encore la trace des atrocités qui s'appelle Oradour-sur-glane. Enfin, bref, je m'éloigne du sujet. »

Pour Martin, le récit était confus : résistance, fin de guerre, Oradour, légion d'honneur... Tout cela ne lui évoquait pas grand-chose, et surtout, il ne s'en rappelait pas. Il avait l'impression qu'elle lui racontait une histoire qu'il n'avait pas vécue, lui qui, hier encore, était dans son village avec Céline.

« Alors que vous étiez allongé par terre, la tête baignant dans le sang, un villageois, je crois qu'il s'appelait Gaston, qui avait entendu le coup de feu, s'était précipité vers la route. Il vous a vu gisant à terre et a tout de suite prévenu le reste du village. Par chance, sur la route, un peu plus loin, circulait une des seules voitures qu'il y avait à l'époque au village, et

c'était celle du Renard qui revenait de la ville. Il sauta de la voiture et vint voir ce qui était arrivé. Il a pris votre pouls et s'est aperçu que vous n'étiez pas mort. Vous n'étiez pas beau à voir, avec la partie droite du crâne ouverte, mais vous étiez encore vivant, ce que les Allemands n'étaient d'ailleurs pas allé constater, sinon, s'en aurait été fini de vous. Le Renard, ou Jean-Charles, est allé chercher sa femme et vous a pris dans sa voiture, et vous a tout de suite emmené à l'hôpital le plus proche. Et ils ont réussi à vous sauver. La balle n'avait fait que traverser le crâne à droite et juste effleurer une partie du cerveau. Sans entrer dedans. »

‘Ouf, pensa-t-il. Un peu plus et s'en était fini de moi, je n'aurais même pas vu mon enfant !’ Quelle chance, je vais pouvoir sortir et voir bientôt Céline et, si c'est possible, assister à l'accouchement, même si ça ne se fait pas de trop.

« Pendant ce temps, exactement au moment où vous receviez la balle dans la tête, votre femme, Céline m'a-t-on dit qu'elle s'appelait, accouchait prématurément de votre fils. »

Martin ne pouvait plus retenir une larme. Une larme de bonheur. Elle coula le long de sa joue pour tomber sur son pyjama d'hôpital et former une grosse tâche près du cœur : il était papa. Enfin, après avoir fait brillamment ses études, trouvé du travail là où il le voulait, et put épouser celle qu'il aimait, Céline, il

était maintenant papa d'un petit garçon. Il allait lui poser un millier de questions, mais les yeux de Jackie, ne lui en permirent pas une seule. Elle voulait finir son récit. De toute façon, pensait-il, ce ne serait pas très long, son fils était né, lui-même était sauvé, ils n'auraient plus qu'à le laisser sortir de l'hôpital et il retrouverait sa famille. Il avait hâte.

« Armand, il s'appelle Armand. C'est le prénom de votre fils enchaîna-t-elle. C'est un grand et beau garçon tout blond avec de grands yeux verts. »

'J'en étais sûr, pensa Martin. Un p'tit gars, c'est une excellente nouvelle, je suis super heureux, j'ai hâte de voir ce petit bambin, bébé, puis courir avec moi dans le jardin et dans les rues de Saint-Marcillac, comme je l'ai fait avant lui. De lui présenter tout le village et de le présenter à tous les habitants. Ils seront contents pour moi certainement. Et mes parents, Marc et Yvette seront certainement heureux de voir ce petit bout de chou. Je suis content et heureux, en plus il a les yeux de sa mère, pensa-t-il.'

« Mais, vous, vous ne l'avez pas vu. »

'Que raconte-t-elle ? C'est normal, il est né hier et je suis tombé en même temps par terre avec cette saleté de guerre.'

« Votre sauvetage du parachutiste vous a fait avoir une balle dans la tête, et entrer dans un coma profond. »

‘C’est pas grave, je suis maintenant réveillé. Je vais pouvoir tout reprendre là où j’en étais hier.’

Elle ne le laissa poser aucune question et s’approcha de lui. Elle rapprocha la chaise sur laquelle elle était assise et vint tout au bord du lit. Ses yeux, Martin ne l’avait pas encore remarqué, étaient larmoyants, mais elle continua.

« Dès votre découverte par Gaston, vous avez été amené à l’hôpital le plus proche de Saint-Marcillac. Dans un état de coma de stade deux. Si vous ne savez pas ce que c’est, cela signifie que vous n’aviez plus la capacité d’éveil, et que vous gardiez quelques réactions aux stimuli extérieurs. Dès qu’elle a pu, votre femme, Céline, je crois qu’elle s’appelle, est venue vous voir et est même venue avec Armand d’après ce qu’on m’a dit. Mais vous ne vous êtes jamais réveillé. »

Martin commençait à s’écrouler dans son lit, des larmes coulaient sur ses joues sans qu’il puisse les arrêter. Il ne comprenait pas très bien ce qui se passait.

« Elle venait tous les jours, parfois accompagnés de votre fils, parfois seule. D’autres fois, souvent, les week-ends, elle venait avec ses parents, et notamment son père Jean-Charles, que tout le monde considérait comme l’autre héros de la région. Tout le monde le félicitait à son passage et il les remerciait

chaleureusement, à chaque fois. Mais quand ils étaient dans votre chambre, la porte fermée, alors, le héros tombait et restait seulement l'homme. Il tenait la main de sa femme, et de sa fille, votre femme. Et ensemble, ils pleuraient. Sur vous, sur ce qui était arrivé, sur ce qui vous arrivait. Quasiment tous les week-ends, ils étaient là, tous les trois, et ils venaient très souvent avec Armand.

Votre femme a continué à venir pendant toute une année, presque quotidiennement, assez souvent avec Armand, mais vers la fin de l'année, elle venait seule. Toute cette première année, elle ne cessait de pleurer tous les jours lorsqu'elle se trouvait dans la chambre. Toute cette première année, elle espérait un retour de votre part, un signe de vie, mais rien, aucun signe n'évoluait dans le bon sens. Elle a pleuré toutes les larmes de son corps et est devenue sèche de l'intérieur comme elle disait. »

A travers ses larmes, Martin entendait cette histoire comme si on lui racontait un film, un drame, il ne pensait pas que c'était réel.

« Cela a duré quelques années et quelques mois, continua Jackie. Elle venait à l'hôpital, elle connaissait tout le monde et tout le monde la saluait respectueusement. Entre infirmière, le mot passait et, quelque soit le jour ou le moment, elle était

bienvenue. Mais ça n'a donné aucun effet. Vous ne vous êtes pas réveillé. »

Martin allait l'interrompre, mais elle lui tendit un mouchoir pour qu'il s'essuie les yeux et se mouche. Lui aussi pleurait toutes les larmes de son corps. Elle reprit son récit.

« Votre femme a enduré un véritable calvaire, à venir vous voir presque tous les jours, à amener votre fils, qui ne comprenait pas bien la situation, mais qui, en grandissant, commençait à voir que quelque chose ne collait pas dans sa famille par rapport aux autres. A l'école, ses petits camarades se moquaient de lui et le traitaient de 'fils de légume', enfin, c'est ce qu'on m'a raconté.

Au bout d'un peu plus de quatre ans, les choses ont changé. Non pas votre état, mais l'état d'esprit des gens qui vous entouraient. Votre femme a commencé à moins venir vous voir et, surtout, elle ne venait plus avec votre fils. A la fin de cette cinquième année, c'étaient vos beaux parents qui ne venaient plus qu'une fois de temps en temps. C'est à ce moment-là que Jean-Charles a discuté avec vos parents. D'après ce qu'on m'a dit, lors d'un week-end de juillet, il y a eu une conversation houleuse entre vos parents et vos beaux-parents. A la fin, votre mère est sortie en larmes, mais elle a été rassurée par son mari et Jean-Charles.

D'après ce que j'en ai compris, Jean-Charles a réussi à les convaincre de vous transférer ici, à Paris, dans un hôpital plus habitué à ce type de cas. Il a promis qu'il prendrait en charge tous les frais et notamment tous ceux qui permettraient à vos parents de venir vous voir quand ils le voulaient, autant de fois et aussi longtemps qu'ils le voulaient. Votre mère, au départ contre ce projet, avait fini par se ranger derrière son avis, pensant, à juste titre que vous seriez mieux traité et surtout que des spécialistes pourraient s'occuper de vous. Au début de votre sixième année de coma, on vous a donc transféré ici, à l'hôpital Saint-Antoine de Paris. Tous les frais de transferts, de transport et tous les éléments de bien-être ont été payés par votre belle famille et depuis votre arrivée ici, c'est le cas.

Nos spécialistes se sont penchés sur vous dès le début, espérant, avec de nouveaux traitements, pouvoir vous sortir de cet état léthargique, mais rien n'y a fait. Les infirmières, les médecins, les professeurs se sont succédés sur votre cas, en tentant à chaque fois des méthodes différentes, mais sans aucun succès. Je suis votre infirmière de garde depuis maintenant deux ans, et je m'occupe de vous depuis tout ce temps, tous les jours, et je suis aidé par des aides soignantes qui s'occupent de votre corps et votre aspect. Au total, entre le temps passé à l'hôpital près



de Saint-Marcillac, et le temps passé ici, cela fait douze ans que vous êtes dans le coma. Imaginez notre réaction quand vous vous êtes réveillé ces derniers jours. Il a fallu avertir tout.. »

Mais Martin ne l'entendait plus. Douze ans.

Il avait raté toute une partie de sa vie, raté son fils, raté sa femme, raté une vie de famille qui commençait sous les meilleurs auspices, mais il y avait eu cet accident qui avait tout fait basculer, et il était dans un lit d'hôpital. Depuis douze ans.

Jackie s'aperçut qu'il n'écoutait plus. Il s'était tourné vers la fenêtre et les spasmes de sa poitrine indiquaient qu'il pleurait encore plus que tout à l'heure, si c'était possible. Elle s'arrêta et attendit un moment que les pleurs se calment. Elle pouvait le comprendre, en moins de temps qu'il le fallait, elle venait de lui apprendre qu'il était resté dans le coma, avait vu toute sa belle famille s'éloigner et qu'il avait un fils de douze ans qu'il n'avait jamais vu.

Elle se leva et se dirigea vers la porte d'entrée de la chambre.

- Je dois faire un certain nombre de rapports et prévenir les personnes qui nous ont été désignées que vous êtes de retour. Vous allez certainement avoir de la visite les prochains jours. Tachez de vous remettre un peu sur pied, je reviendrai plus tard.

Elle sortit et ferma doucement la porte de la chambre de Martin.

Il avait les yeux remplis de larmes, le cœur débordant d'un amour qu'il avait encore pour sa femme, ses parents, ses beaux parents et son fil, qui avait douze ans... et qu'il n'avait encore jamais vu.

Il pleura et pleura encore, jusqu'à ce que le soir tombe. L'aide soignante était passée lui portant plusieurs plateaux repas, et ils s'accumulaient sur la table de sa chambre. Le soir approchait et la lumière déclinait doucement dans sa chambre. L'aide soignante voulut lui allumer la lampe sur son chevet, mais il lui demanda dans un souffle de ne pas le faire. Elle arrêta son geste et sortit.

La nuit arriva. L'aide soignante du soir vint retirer tous les plateaux de la chambre et sortit sans faire un bruit. De toute façon, il ne l'aurait pas entendue. Il n'avait plus envie de rien, plus goût à rien. La famille qu'il s'était choisie, avec Céline et ses parents ne l'attendaient plus. Il savait que ses parents espéraient toujours, mais ce n'était pas eux qu'il voulait voir. C'était Céline et son fils.

Il s'endormit avec des pensées difficiles à supporter, difficiles à comprendre, des envies de tout et de rien, une envie de régler cette injustice.

Le lendemain le cueillit comme les précédents, diffusant sur son visage le soleil du matin qui

commençait à monter dans le ciel. Jackie entra dans la chambre.

- Comment allez-vous ? demanda-t-elle.

- Bof. Répondit-il.

- Je me doute, vous devez absorber ce choc. Je vais voir ce que je peux faire pour trouver un psychologue disponible. En attendant, j'ai prévenu les personnes qui ont été désignées et il y en a une qui doit venir dès ce matin. C'est un monsieur, un notaire apparemment. Est-ce que vous êtes prêt à le recevoir, il pourrait être là dans environ une heure m'a-t-il dit.

- Un notaire ? demanda Martin étonné. Vous savez ce qu'il veut ?

- Non, pas du tout, c'est souvent secret ce qu'ils ont à confier et ils ne le font pas au personnel soignant, à moins d'y être obligés. Je vais vous préparer.

Elle s'approcha de lui avec une bassine d'eau et une serviette ainsi qu'un gant de toilette et du savon. Il allait reculer dans son lit.

- Ne vous inquiétez pas, je vous connais, cela fait deux ans que je m'occupe de vous. Je vais vous laver, vous raser, comme ça, vous serez tout beau et propre pour recevoir ce monsieur.

Elle commença son travail, mais il ne se sentait pas à l'aise avec cette femme qui s'occupait de lui. Elle s'activa pour que ça ne dure pas trop longtemps et en eu fini en un rien de temps. Il savait qu'il n'arriverait pas à se lever, et même, il n'en n'avait pas envie. Au bout de quelques minutes, elle arrêta et alla vider la bassine dans la salle de bain. Elle revint et se prépara à sortir.

- Vous savez qui c'est ? Demanda Martin.
- Non pas du tout. Je vous l'envoie dès qu'il est là.

Martin se sentait vaseux, il avait petit déjeuné, mais quelque chose n'allait pas chez lui. Il ne savait pas exactement ce qu'il avait, mais il se disait qu'avec ce qu'il avait appris, cela n'était pas étonnant. Douze ans...

## LE NOTAIRE

On frappa à la porte.

- Oui ? dit Martin.

- Je peux entrer ? Vous êtes disponible ? Dit une voix un peu haut perché de l'autre côté de la porte.

- Oui, oui. Vous pouvez entrer.

La porte s'ouvrit sur un individu en costume cravate, pas très grand, pas très costaud, qui n'était pas vieux mais n'avait déjà plus beaucoup de cheveux sur la tête.

- Je me présente : je suis Maître Beaupin, notaire à Paris. Et je représente votre belle-famille et en particulier les intérêts de Jean-Charles. Cela vous dit quelque chose ?

- Non et oui, répondit Martin. Je ne connais pas de notaire, encore moins à Paris. Et oui, car Jean-Charles, c'est mon beau père et c'est lui qui vous envoie j'imagine. Je vous écoute.

- Comme vous l'avez dit, Monsieur, je suis envoyé par votre beau-père, enfin presque. Je dois commencer par m'assurer que je m'adresse bien à la

bonne personne et que vous êtes capable de comprendre ce que je vais vous apprendre et vous demander. J'ai un petit questionnaire à vous soumettre que je vous ferai signer après, si vous êtes en état évidemment.

- Allez-y, dit Martin.

- Vous bien, Monsieur Rastignac Martin, vos parents adoptifs sont Marc et Yvette Rastignac, et ils habitaient Saint Cyprien. Vous résidiez à Saint-Marcillac-La-Croisille avec votre femme Céline, c'est bien ça ?

- Oui, tout est vrai, acquiesça Martin. Mes parents biologiques sont morts lorsque j'étais très jeune, et Yvette et Marc m'ont adopté tout de suite. Et j'ai rencontré Céline à Saint-Marcillac, où je l'ai épousée, et où elle attendait notre enfant.

- Bien, cela confirme que je m'adresse bien à la bonne personne. Etes-vous capable de comprendre tout ce que je vous dis ?

- Evidemment, vous me prenez pour un demeuré ? Un fou ? S'étonna Martin.

- Absolument pas, mais je me dois de contrôler que ce que je vais vous dire est totalement compris et que, si vous signez les papiers que j'ai en ma possession, vous en maîtrisez les conséquences.

Comme je vous le disais, je suis envoyé par Jean-Charles, et je vous amène des nouvelles, ainsi que des éléments qu'il m'a dictés, afin que vous les preniez en compte. Je vais donc commencer à vous expliquer de quoi il retourne.

Il prit dans son cartable en cuir marron, un certain nombre de pochettes avec des couleurs différentes et commença à fouiller à l'intérieur. Il manipula un grand nombre de feuilles avant de se stopper sur l'une d'entre elles et de reparler à Martin.

- Voilà, entama-t-il. J'ai retrouvé les éléments exacts qui vous concernent. Alors, comme vous le savez peut-être, c'est mon client qui a pris l'initiative de vous transférer dans cet établissement spécialisé, et il a pris en charge tous les frais associés. Evidemment, j'ai là les signatures de vos parents adoptifs, qui ont été d'accord avec cette décision, après de longues discussions, m'a-t-on dit. Mon client a aussi pris en charge tous les frais des déplacements de vos parents adoptifs et ceci, à chaque fois qu'ils sont venus vous rendre visite. Que ce soient les frais de trains, d'automobile et d'hôtel si vos parents souhaitent rester près de vous, ce qui a été le cas plusieurs fois durant toutes ces années.

- Oui, c'est ce que m'a dit Jackie, l'infirmière.  
Répondit Martin.

- Effectivement, je l'avais mise au courant de certains points, mais pas tous, car certains sont bien plus personnels et j'y viens. Je ne sais pas si on vous a mis au courant, mais vous êtes le père d'un fils qui se nomme Armand, qui va avoir bientôt douze ans.

- Je l'ai appris hier, déclara Martin, une larme dans les yeux.

- Je suis désolé de tout vous dévoiler comme ceci, mais au plus vite vous aurez les éléments, le mieux vous pourrez les appréhender et les comprendre. Je reprends donc. Depuis presque sept ans, vous êtes dans cette chambre individuelle dans cet hôpital parisien, dans la partie 'clinique privée', et auparavant vous étiez dans un hôpital près du lieu où vous avez eu votre accident, pendant environ cinq ans. Votre beau-père m'a donc chargé de vous amener les éléments suivants et m'a demandé à ce que je vous les donne dès que vous seriez en état de les comprendre. Il a aussi demandé que je vous laisse réfléchir un certain nombre de jours, avant de revenir vers vous pour qu'on se mette d'accord. Vous avez évidemment le droit de refuser en bloc tout ce que je vais vous dire et vous donner. Je ne sais pas si vous le savez, mais



vosre femme est longtemps venue vous visiter tous les jours au début, puis, au fur et à mesure des années, n'en pouvant plus, elle a espacé ses visites, pour ne plus venir durant les dernières années.

Le cœur de Martin se serra. Comment pouvait-elle l'avoir laissé tomber ? Ils s'aimaient tant tous les deux, avaient vécu des aventures ensemble, affronté des difficultés et réussi malgré tout à mener à bien leur projet commun : se marier et avoir des enfants ensemble, au moins un. Mais douze ans. Aurait-il tenu, lui, douze ans à attendre quelqu'un, il ne le savait pas.

Le notaire s'apercevant de son absence s'était tu quelques instants, il reprit :

- Sur les conseils de sa mère, aidée de son père, vosre femme a construit sa vie sans vous, vous vous en doutez. Elle a élevé vosre fils toute seule, aidée de ses parents, vos beaux-parents, ainsi que vos parents adoptifs qui étaient très présents. Mais après vosre transfert dans cet établissement spécialisé, elle a diminué ses visites et les a cessées complètement il y a trois ans. Ce n'est pas seulement du au fait que vous étiez dans le coma, mais je ne peux en dire plus. Bref, comme vous n'étiez plus là pour elle, vosre femme, a refait sa vie tout en préservant vosre fils en lui

expliquant bien la situation. Voyant cela, Jean-Charles a pris sur lui, sans mettre personne au courant, hormis moi, des demandes et dispositions suivantes.

Martin était assommé. Sans Céline, le monde pouvait s'écrouler sous ses pieds, il n'en n'aurait pas eu plus mal au cœur. Les larmes roulaient sur ses joues, et le notaire les vit, mais ne dit rien. Après un moment, il prit la feuille devant les yeux commença à lire :

- Voici donc les termes que Jean-Charles m'a fait mettre dans cette lettre et que vous devrez accepter ou refuser :

Tout d'abord, votre dû : avec les années passées à l'hôpital, surtout dans la partie privée de celui-ci, d'après les calculs que j'ai faits, vous devez, à l'hôpital, la clinique pour être précis, une somme d'environ deux millions cent cinquante mille francs. Ensuite, avec toutes les visites et frais inhérents de vos proches, cela représente une somme d'environ soixante mille francs, entre les trains et les frais d'hôtels. C'est Jean-Charles qui a payé tout cela. Le tout représente une somme d'environ deux millions deux cent dix mille francs, pour être précis, il s'agit de la somme de deux millions deux cent douze mille trois cent soixante dix huit francs et quatre vingt sept

centimes, d'après mes calculs. Pour information, je fais ces calculs tous les ans au mois de juin et je les actualise mois par mois. C'est donc une valorisation faite le mois dernier, mais c'est ainsi que Jean-Charles voulait que je vous le présente.

Comme vous le savez maintenant, votre femme a fait sa vie sans vous et trouvé la sécurité et le repos qu'elle attendait depuis des années auprès de vous, mais, qu'hélas, vous ne pouviez lui donner.

J'en arrive à la conclusion et la proposition que veut vous faire mon client, et qui, je vous le rappelle, pourra être acceptée ou refusée au bout de vingt jours. Je lis donc le contrat qui est contresigné par mon client :

« Je soussigné Jean-Charles Montboron, demeurant à... enfin bref, je vous passe les détails, propose à Monsieur Rastignac Martin, les conditions suivantes :

- Mr Rastignac Martin, sera propriétaire d'un appartement dans le onzième arrondissement, d'une surface de quarante mètres carrés, rue Saint-bernard et d'une somme de cinq cent mille francs et sera dédit de tout remboursement au droit de ma personne si Mr Rastignac Martin, signe les documents attestant de son divorce d'avec ma fille, Céline, et renonce à revoir son fils jusqu'à ce que celui-ci ait dix-huit ans. »

Et il s'arrêta. Martin ne croyait pas avoir tout compris.

- Voulez-vous que je résume ? Demanda le notaire.

- Oui, s'il vous plaît.

- En gros, vous divorcez, renoncez à voir votre fils jusqu'à ses dix-huit ans, soit environ encore six ans, et il vous fait cadeau des frais d'hospitalisation ainsi que d'un appartement et d'une somme de cinq cent mille francs pour repartir dans la vie.

Martin était abasourdi. Il était là depuis douze ans, sans qu'il ne puisse rien faire, et sa vie lui avait échappé. Sa vie, sa femme, son fils étaient devenus des étrangers et on lui demandait de les oublier, contre le redémarrage de sa vie, ailleurs. Le notaire le tira de sa rêverie.

- Je voudrais être sûr que vous m'ayez bien compris : comment résumez vous ce que je viens de vous dire ?

Martin déglutit :

- En simple : je divorce, je ne revois plus ma femme, ni mon fils et je touche de l'argent et un appartement. Et si je refuse ?

- Vous devrez rembourser les frais d'hospitalisations et les frais d'hébergements des

visiteurs qui sont venus vous voir, soit plus de deux millions deux cent douze mille francs, mais pour votre fils, vous pourrez le voir avant ses dix-huit ans.

Martin avait tout juste commencé à travailler lorsqu'ils s'étaient mariés avec Céline, et il se souvenait qu'il gagnait environ quinze mille francs par mois, ce qui était très bien par rapport au salaire que gagnait la majorité des villageois de Saint-Marcillac. Mais, et il était bon en mathématiques, il savait qu'il lui faudrait plus de douze ans pour rembourser ces frais, et ceci, s'il ne consommait rien du tout, même pas pour manger. En gros, il avait bien au moins vingt cinq ans de remboursement s'il refusait la proposition de Jean-Charles. Il se sentait vide. Tout était arrivé hier pour lui, mais il y a si longtemps pour les autres.

- Comme je vous l'ai expliqué, cette proposition est valable vingt jours. Si, au bout de ces trois semaines, environ, vous ne signez pas, ce sera considéré comme un refus et vous devrez alors rembourser tous les frais engagés par mon client. Vu l'état dans lequel vous êtes, je vais prolonger ce délai et vous laisser le mois entier pour réfléchir et me donner une réponse. Mon client ne pourra pas s'y opposer, la raison médicale prend quand même le dessus. Je vous laisse ainsi un stylo et les papiers, il y

a juste une signature avec la date, à faire à la dernière page.

- D'accord, merci.

- A dans un mois alors. Vous avez, sur le document, mon adresse et mon numéro de téléphone, si vous avez la moindre question, n'hésitez pas à appeler, tous les membres de l'étude sont au courant des détails de l'histoire et sauront vous répondre. Je suivrais à distance, en envoyant un coursier toutes les semaines, pour voir vos progrès. Si vous voulez lui faire passer un message sur votre décision, une question, il a pour instruction de me le remettre au plus vite et, si nécessaire, je viendrais moi-même en personne vous répondre. Sinon, on se revoit dans un mois. Je serai là, comme aujourd'hui, dans trente et un jours.

Et le notaire remballa tous ses documents, laissant juste quelques feuilles sur la table de chevet avec un stylo, puis il sortit de la chambre.

Martin était perdu. Perdu dans ses pensées, perdu dans son cœur, perdu dans son âme. Il ne comprenait pas ce qui venait de lui arriver, il venait de recevoir un coup de massue sur la tête. La seule chose qu'il avait dans la vie, sa vie, sa femme, son enfant, tout cela datait d'hier, mais pour Céline, Armand, tous les